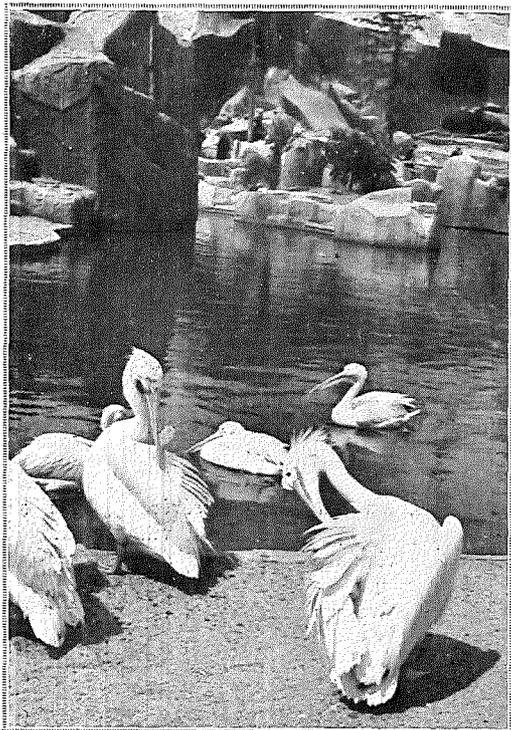
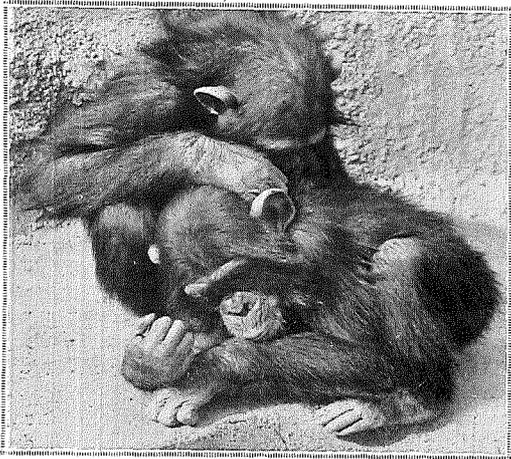


LA TOILETTE DES ANIMAUX

Les pensionnaires du Zoo de Vincennes sont maintenant bien connus de nos lecteurs, soit qu'ils leur aient rendu visite, soit que, retenus loin de la capitale, ils aient fait leur connaissance dans nos pages (numéro du 28 mars 1936). Pourtant il est un détail de leur vie intime qui demeurerait à peu près ignoré du public : leur toilette. Une des conditions primordiales de bonne santé est, en effet, pour les bêtes comme pour les hommes, la propreté. Quelques animaux y veillent eux-mêmes, tels les oiseaux qui aèrent leurs plumes en les secouant, puis les lissent soigneusement du bout du bec. D'autres, comme les singes, se rendent le service mutuel de la chasse aux puces. Mais n'est-ce pas moins par complaisance que par amusement ou même par gourmandise qu'ils poursuivent si patiemment dans la fourrure de leurs congénères la menue vermine à laquelle ils font le sort d'une friandise ? D'autres, enfin, laissent leurs gardiens remédier aux incommodités de leur demi-captivité. C'est ainsi que râtaux et balais



Les pélicans font leur toilette tout seuls.



A charge de revanche, la vieille chimpanzé épouille un congénère.

tiennent lieu de peigne et de brosse pour les ruminants. Dans la nature, l'usage de ces instruments ne leur est pas utile : soit que, dans leurs fréquentes galopades, ces animaux se couvrent d'une sueur dont les sels dissolvent la crasse de leur toison et en brûlent les parasites, soit qu'ils se baignent, puis se roulent dans la boue des marigots pour se préserver de la morsure des insectes. Les éléphants, entre tous, sont l'objet de soins attentifs. Non seulement on les lave au jet comme la carrosserie d'une voiture, mais on brosse leurs défenses, car ils ne sont pas à l'abri des maux de dents. De plus, ne pouvant faire de longues pérégrinations dans la brousse au cours desquelles leurs ongles s'usaient aussi vite qu'ils poussaient, on est obligé de les leur limer de temps à autre. Tel est le bref aperçu de la toilette des animaux et des conditions d'hygiène complexes auxquelles doivent subvenir les services du professeur Urbain. — J. S.



Le sanatorium Jean-Thébaud, juxtaposé à la vieille chapelle de Pouey Laün, près d'Arrens (Hautes-Pyrénées). — Phot. A. Mollet.

UN SANATORIUM POUR MUTILÉS DE GUERRE DANS LES PYRÉNÉES

Dans ses *Foules de Lourdes*, Huysmans, en un chapitre de début, s'était plu à signaler qu'autour de ce grand pèlerinage international existait une « couronne » d'antiques sanctuaires autour desquels, depuis des siècles, les habitants de ces vallées venaient, plusieurs fois l'an, retremper leur foi et élever leur âme au-dessus des soucis quotidiens. Ces lieux de prières constituaient pour le célèbre écrivain comme l'annonce, la préparation du triomphe lourdais.

Dans ces sanctuaires jadis florissants, nos ancêtres accumulèrent des trésors. Les guerres de Religion, puis la Révolution ont détruit ou dispersé maintes richesses. Cependant, la plupart de ces églises sont classées parmi les monuments historiques, soit pour leur architecture, soit pour des rétables ou des statues : Betharram, assis au bord du gave entre Lourdes et Pau ; Garaison, perdu dans un site sauvage au fond des bois épais du Magnoc ; Héas, campé au pied du majestueux cirque de Troumouse ; Bourisp, installé sur le passage des pèlerins de Compostelle, dans la vallée d'Aure ; Pouey Laün, couronné des cimes du Gabizos, du Habounet, du Cabaliros, sont autant de hauts lieux où l'esprit a soufflé.

Comme ces sites sont admirables, il y eut toujours, auprès des chapelles pyrénéennes, des œuvres vivantes et prospères : collèges, asiles de vieillards, orphelinats.

Il est donc naturel que, de nos jours, des hommes de bonne volonté aient tenté d'utiliser le climat rude et sain des altitudes pour guérir les maux dont souffrent nos présentes générations. C'est ainsi qu'à Pouey Laün l'Association générale des mutilés de guerre (A. G. M. G.) a inauguré le dimanche 28 juin son sanatorium. Blessés de la guerre et blessés de la vie trouveront, à 900 mètres d'altitude, le calme absolu nécessaire aux tuberculeux, l'air purifié des cimes, un cadre grandiose et une installation qui bénéficie, tant au point de vue du confort qu'au point de vue médical, des progrès les plus récents.

Ce fut une rude tâche d'équiper ce sana ! Jean Thébaud, le combattant si unanimement pleuré de tous, conçut l'idée et en commença la réalisation. Lui disparu, la chose traîna. Enfin, une souscription ouverte entre les mutilés, un emprunt, une loterie sont venus à bout des difficultés financières. Maintenant, tout est prêt : galeries de cure (remarquablement exposées, face aux sommets et au soleil), laboratoires, chambres individuelles, salles de jeux, salle à manger (merveille de gaieté et de lumière), personnel exceptionnel, tout attend l'arrivée des premiers malades.

L'équipement électrique pour le chauffage, l'éclairage et la cuisine bat, au dire des techniciens, tous les records.

Ainsi, à quelques kilomètres d'Argelès, au fond d'une vallée toujours verte et toujours tempérée, au seuil du fameux col d'Aubisque, Pouey Laün va connaître une renaissance et une vie nouvelle.

Deux grands pèlerinages y attireront les hommes : le pèlerinage antique à la Vierge pyrénéenne, le pèlerinage moderne à l'une des œuvres les plus belles qui soient. Les deux édifices sont accolés, attenants, désormais inséparables. Ils ne

font qu'un. Ne poursuivent-ils pas d'ailleurs un but identique : guérir ! Guérir, les âmes lasses, guérir les corps meurtris. La vie spirituelle et la vie matérielle, aussi intimement mêlées que la chapelle et le sana, viendront apporter ici leurs épreuves.

D'un côté, la chapelle, œuvre des temps reculés, cet oratoire si riche qu'on l'a nommé *cra capera d'aurado*, la chapelle dorée, avec son rétable du seizième, tout flambant d'or, d'où surgissent anges et saints ; et dont l'éclat contraste avec le sol taillé à même le roc. D'autre part, le refuge ouaté des blessés, œuvre de la bienfaisance et de la science moderne.

Le tout, campé sur un piton, se détache à la fois de la vallée qu'il domine et des monts au pied desquels rien n'est mesquin. Les foules, les caravanes, les touristes passent assez loin sur la route des cols pour ne pas troubler la paix de ces lieux.

En août et en septembre, les femmes à capulet et les hommes au visage sec viendront redire l'invocation inscrite au seuil de Pouey Laün, et l'on ne saura plus bientôt si c'est la Vierge qui a reçu chez elle les mutilés... ou si ce sont les mutilés qui ont établi au-dessus de leurs souffrances la Madone pyrénéenne dont le glaive transperça l'âme. — PIERRE DUMAS.



Une automobile immobilisée par les eaux d'une pluie torrentielle boulevard de la Reine, à Versailles.

Ce début d'été aura été marqué dans la région parisienne par des orages et des pluies, courtes mais chaque fois torrentielles, qui ont transformé par instants en torrents ou en lacs les avenues, rues et boulevards de la proche banlieue, faisant stopper les autocars et, à plus forte raison, les voitures de tourisme. C'est ainsi qu'à Paris, le 23 juin à 20 heures, un chauffeur, sa voiture ennoblie par le flot soudain, se déchaussant et attendant debout sur son capot, et abrité sous un parapluie, que des sauveteurs en maillot de bain viennent à son secours. — Phot. J.-M. Dejust.

11. Julio 1936

Visages d'Espagne

par Paul-Emile Cadilhac



A l'entrée de Madrid, par la route du Nord, les grands bâtiments en construction des services de la police et des ministères de l'Intérieur et des Travaux publics. — A gauche, la statue d'Isabelle la Catholique. — Phot. J. Sorbets.

JANUS BIFRONS... La multiplication des fronts — Front populaire, Front national, Front paysan — devrait restaurer le culte de Janus Bifrons, le dieu au visage double, que je voudrais placer symboliquement au seuil de cette enquête comme un signe tangible de diversité et de vérités peut-être contradictoires, mais à coup sûr — nous l'avons maintes fois noté — coexistantes.

L'Espagne a deux visages (elle en a même davantage — trois, quatre, cinq — mais on peut, car il faut tout de même clarifier, les ramener à deux) qui se dévoilent tour à tour ou simultanément aux yeux de l'observateur objectif.

L'OCCUPATION DES ROUTES

C'est une face riante et paisible que nous découvrons d'abord.

Nous avons sacrifié aux rites de la douane : on a timbré nos passeports et visité notre portefeuille, car, au retour, si nous n'avions pas à l'entrée déclaré ce que nous possédions, il pourrait nous en cuire, l'exportation des capitaux étant interdite d'Espagne en France. Au temps d'obscurantisme de l'avant-guerre, nous n'aurions eu ni passeport à exhiber, ni déclaration à faire. Mais notre siècle, féru de solidarité humaine et d'interpénétration des peuples, a heureusement changé tout cela.

Cependant, le pays basque espagnol, aux maisons à larges toits, aux vallonnements verts, continue si bien le pays basque de France que nous avons l'impression de ne pas avoir changé de nation. Saint-Sébastien, ville internationale, Biarritz ibérien, n'est presque pas l'Espagne. Mais, une fois sur la route de Tolosa et de Vitoria, cela va sans doute changer...

C'est un dimanche, un beau dimanche, un dimanche de chez nous. Jeunes filles et jeunes femmes, vêtues de toilettes hautes en couleur qui s'exaltent au soleil, se pressent en bandes ou déambulent avec leur mari, leur fiancé ou leur galant. Les hommes, bruns et petits, coiffés du béret, se tiennent un peu sur la réserve ; mais les femmes sourient franchement et

nous adressent au passage des signes amicaux de bienvenue. Couples et groupes semblent tout joyeux. On se croirait sur le mail ou sur l'esplanade d'une paisible petite cité française à l'heure de la promenade.

Les rues des villages ou des bourgs sont presque vides, mais les routes regorgent de promeneurs. Ça et là, on danse au son de l'accordéon, au son d'un piston et d'une basse, au son d'un orgue de Barbarie que traîne paisiblement un vieil âne. On danse même sans rien, au rythme d'un couplet vif fredonné par de jeunes lèvres. Aux carrefours, sur les bas côtés, au milieu des chemins, des couples innombrables virevoltent. A peine si nous pouvons avancer : le peuple espagnol en ses ébats dominicaux — tandis que les Français occupent les usines — occupe les routes, occupation pacifique et bon enfant qui n'a rien de précisément révolutionnaire. Seul, aux approches

de Burgos, sur cet âpre et sévère plateau où s'élève à près de 900 mètres la ville du Cid, le soir fait le vide devant notre auto.

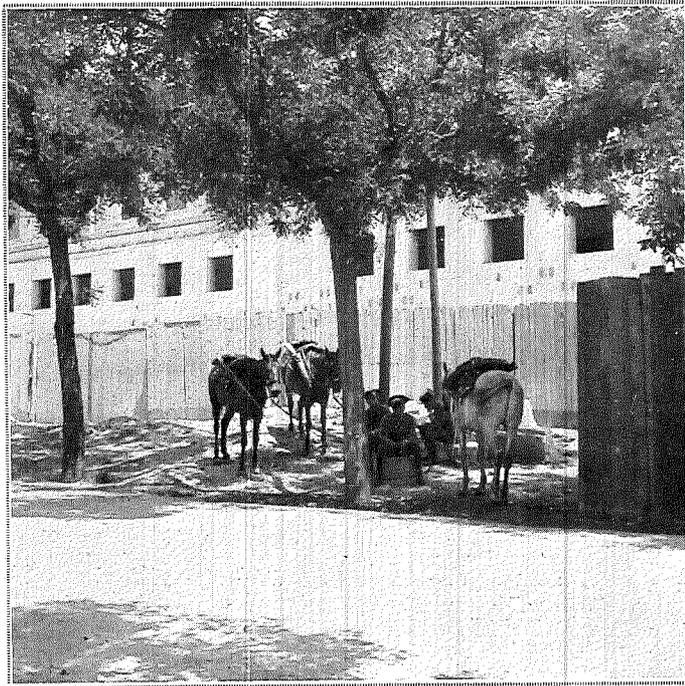
N'avons-nous pas de quoi demeurer un peu songeur en évoquant les récits dramatiques de certains de nos confrères ?

Un de ces derniers n'avait-il pas annoncé, il y a quelques semaines, que le tombeau du Cid avait été profané et mutilé ? A Burgos, patrie de Rodrigue, nous pouvons constater bientôt l'inanité de cette nouvelle.

LA VILLE QUI N'A PAS DE BANLIEUE

Nous sommes sur le chemin de Madrid. La route du Nord demeure sévère et nue : au passage, nous avons admiré l'antique cité de Buitrago, casquée et ceinte d'une cuirasse de tours, et l'âpre et magnifique sierra de Guadarrama dont les rochers éboulés et les ondulations figées et jaunes étreignent d'une mélancolie grandiose. A 20, à 15, à 10 kilomètres de la capitale, nous roulons à travers une campagne plate, sans une usine, sans une maison, sur un plateau aussi nu, aussi désert que les espaces que nous venons de franchir. La cité vers laquelle nous marchons n'a pas de banlieue. De certains côtés, notamment au nord par où nous arrivons, elle en est radicalement dépourvue ; ailleurs on n'en voit que des ébauches. Et l'on s'étonne, à constater cette absence de banlieue, que des révolutions aient pu éclater et réussir à Madrid.

A 8 kilomètres de la ville, une route à gauche nous permet d'éviter les bas quartiers et d'entrer par les vastes espaces plantés d'arbres et les grandes allées de la Castellana et du Paseo de Recoletos. On songe invinciblement à notre Bois de Boulogne et à son avenue fameuse. Tout de suite un étonnement nous arrête : à l'entrée de la cité, avant le rond-point où s'érige la statue d'Isabelle la Catholique, de hautes et larges constructions se dressent à notre droite, palais de brique et de ciment vastes comme une exposition et qui groupent la future direction de la police et les futurs ministères de l'Intérieur et des Travaux



Un à-côté bon enfant de la grève du bâtiment à Madrid : gardes civils au repos devant les futurs ministères.

publics. Notre étonnement, d'ailleurs, va croître : on pourrait s'imaginer, à voir cette absence de banlieue, que Madrid, confinée dans le passé, s'est repliée sur elle-même, demeurée telle qu'au temps de Philippe V. Il n'en est rien, et nous percevons ici, pour la première fois, ce dualisme qui caractérise l'Espagne d'aujourd'hui et qui nous frappera tout au long de cette enquête. Madrid, loin d'être une ville en sommeil, s'avère une cité exubérante, moderne et grouillante.

Passé les avenues de l'entrée, bordées de jardins et d'hôtels particuliers, les autos se multiplient et, parmi elles, ces énormes autobus rouges à impériale qui nous font paraître bien désuètes les voitures de notre S. T. C. R. P. Des tramways innombrables nous longent et nous croisent ; des bouches de Métro s'ouvrent d'où sortent des flots de populaire, et sur la chaussée, les trottoirs court, s'agite et s'interpelle une cohue bigarrée et bon enfant. Klaxons, timbres, cris, appels font un hourvari indescriptible dont seule notre Marseille en ses beaux jours peut donner une pâle et lointaine idée.

Franchie la place Castelar, nous débouchons dans la *Gran Via* de la voie sans doute la plus *up to date* de Madrid, avec ses buildings de huit ou neuf étages que flanquent des tours à la munichoise hautes de quatorze. Ce n'est évidemment pas très beau, mais cela fait magnifiquement moderne.

O contraste ! Au moment d'aborder notre hôtel plaza del Callao, un obstacle imprévu nous arrête : la chaussée, bouleversée, s'ouvre devant nous, jaune, terreuse, et une barricade de pavés défend la tranchée. Emeute ? Révolution ? Non, grève — grève des paveurs et du bâtiment. Déjà, à l'entrée de la ville, l'abandon des grands ministères en construction nous avait frappé. Mais, ici, le spectacle apparaît plus affligeant. Depuis un mois, pelles et pioches gisent sur la voie publique avec les broyeurs, les défonceurs, tout cet arsenal des terrassiers d'aujourd'hui. Même spectacle calle del Carmen, calle de Rompelanzas, calle de Tetuan.

Il y a mieux : au centre, non loin de la Puerta del Sol, cœur actuel de la ville, la plaza Mayor, aujourd'hui place de la Constitution, qui équivalait au dix-septième siècle à notre place Royale, apparaît bouleversée comme par quelque cataclysme. Les galeries couvertes sont défoncées, leurs larges dalles soulevées et entassées en désordre, la chaussée n'est plus qu'un chaos, et tout le



Une ébauche de barricade ? Non — un aspect de nombre de rues à Madrid (ici, au cœur de la ville, plaza del Callao) à la suite de la grève des paveurs et terrassiers qui sévit depuis plus d'un mois.

centre de la place apparaît entouré d'une vaste clôture de planches posée il y a plusieurs mois et que le soleil, la pluie et le vent font peu à peu s'effriter, avec çà et là des banderoles d'affiches déchirées qui se déploient et claquent ironiquement.

Ici, la grève n'est plus uniquement en cause, mais le sans-souci, le laisser aller, ce travers si particulier de l'Espagne qui lui fait commencer dans la joie et l'enthousiasme une grande œuvre dont peu à peu elle se désintéresse et qu'elle paraît abandonner. Le fait, en l'occurrence, n'a qu'une valeur assez mince, mais il en possède une autre, celle d'un symbole.

Cependant, avec impartialité, que les grèves en cascade ne simplifient pas la tâche des gouvernants : des dernières élections de février au 15 juin, on a pu relever sur l'ensemble du territoire 113 grèves générales et 228 particulières. Le mot « huelga » (grève) s'étale à toutes les pages de tous les journaux. Comme nous quittions Burgos, le Syndicat chrétien du bâtiment se mettait en grève et, à notre arrivée à Madrid, la grève des garçons de café et de restaurant s'achevait à peine. Ainsi, tout au long de notre voyage, le mot

« huelga » devait-il scander chacune de nos haltes longues ou brèves.

MÉDITATION DANS UN MINISTÈRE SUR L'HISTOIRE CONTEMPORAINE DE L'ESPAGNE

Nos amis d'Espagne n'ont pas le sens de l'heure ou, du moins, ils ont un autre que nous : le déjeuner, appelé dîner, se situe entre 1 h. 30 et 2 h. 30 de l'après-midi, et le dîner, baptisé souper, entre 9 et 10 heures du soir. Dans l'intervalle on vaque à ses affaires ; mais, comme on se couche matin, vers les 2 heures, et qu'on se lève tard, cela crée un perpétuel décalage dans les rendez-vous. Si l'on vous affirme que dans une administration publique le maître de céans ou son secrétaire sera visible le lendemain matin à 10 heures, vous arriverez largement en avance en venant à 11 h. 30. Il suffit d'être averti.

Comme je ne le suis pas, j'attends un soir à la présidence du Conseil de 17 à 19 heures, sans résultat, et le lendemain de 10 à midi, mais cette fois je réussis à prendre langue avec un aimable secrétaire.

Par parenthèse, rendons ici un juste hommage à la courtoisie raffinée, à l'accueil parfait de tous ceux avec qui nous avons eu affaire. Il y a chez ce noble peuple des traditions de bonne

compagnie que la révolution n'a pas altérées. Je garde, notamment, un souvenir charmé de la bonne grâce et des bons offices de M. Rafael de Ureña, ministre d'Etat, et de M. Virgilio Sevillano Carvajal, chef de l'Office de la presse.

Mais que faire en un ministère où l'on attend, à moins que l'on ne songe ? Et, tandis que, dans le salon rouge du secrétariat de la présidence, les hauts fauteuils à clochetons de cuivre se cambrent avec un majestueux ennui et que l'aiguille de bronze égratigne lentement le cartel doré, je médite. L'occasion est bonne d'évoquer à vol d'oiseau l'histoire politique d'Espagne au cours de ces dernières années. Faisons le point : le présent s'en éclairera.

Le roi Alphonse XIII abdiqua le 14 avril 1931, on sait dans quelles circonstances : à la suite d'élections municipales défavorables à la monarchie. De quoi fut-il victime ? De l'esprit parlementaire ? D'un libéralisme usé ? Des suites de la dictature ? De tout cela sans doute, mais surtout de s'être montré hésitant, timide dans ses résolutions, trop livré à des convictions successives et contradictoires.

En 1923, deux ans après le désastre d'Annual



La plaza Mayor (au centre de la capitale) telle qu'elle apparaît depuis des mois et telle qu'on la verra vraisemblablement longtemps encore, car on n'y travaille point.

Photographies J. S.

au Maroc — des milliers de morts dont le général Sylvestre, 1.500 prisonniers, l'équipement d'une grande armée moderne aux mains d'Abd el Krim — il fait appel à Primo de Rivera, le laisse mettre en vacances légalité et parlement et instaure la dictature. Est-il exact, comme l'a prétendu Basco-Ibañez, que ce fut pour couvrir ses propres responsabilités dans l'affaire marocaine, responsabilités qu'une commission parlementaire allait divulguer, que le roi appela le dictateur ? C'est possible, sans être absolument sûr.

Quoi qu'il en soit, du 18 septembre 1923 au 28 janvier 1930, Primo gouverne et, il faut en convenir, ce que lui doit l'Espagne est immense. Partout, là-bas, j'ai trouvé son empreinte. D'accord avec la France, il pacifie d'abord le Maroc ; puis il rétablit l'ordre, fait renaître la confiance, trace des routes magnifiques — qui subsistent encore heureusement ! — embellit la capitale, édifie des barrages, entreprend la Cité universitaire, rénove les téléphones qu'il concède à une compagnie privée, bref s'essaie à faire de son pays une grande nation moderne, comme cela apparut au cours de cette Exposition de Barcelone, cime éclatante et feu d'artifice du régime. Il a contre lui son tempérament — ce n'est pas un ascète et il aime vivre — sa facilité, son indifférence devant certains marchandages, trocs et pots-de-vin qui s'échangent parmi ses familiers, enfin la descente, puis la chute verticale de la peseta. Celle-ci, d'ailleurs, ne dépendait ni de lui, ni de personne : enflée démesurément par les conditions économiques de la guerre, la peseta devait un jour se retrouver à un niveau plus modeste.

Primo en disgrâce, retiré à Paris où il meurt bientôt — d'aucuns m'ont affirmé là-bas empoisonné — le roi appelle le général Berenguer. Et voici que ce changement coïncide avec une activité accrue des républicains : les fractions bourgeoises du parti — le radical Lerroux, les radicaux-socialistes Albernoz et Eduardo Ortega y Gasset, le monarchiste rallié Miguel Maura et d'autres — signent, en présence du délégué socialiste Prieto, venu en observateur, le pacte de Saint-Sébastien. Puis, sous l'égide de MM. Caballero et de Los Rios, socialistes, une entente intervient avec l'Union générale des travailleurs, la C. N. T. (Confédération nationale des travailleurs), d'allure libertaire, restant en dehors des négociations. Et c'est, le 13 décembre, le soulèvement militaire de Jaca, durement réprimé, et, peu après, l'arrestation des chefs républicains, MM. Alcala Zamora, Miguel Maura, Albernoz, Casares Quiroga, Caballero et Los Rios ; puis la curieuse initiative royale demandant, par l'intermédiaire de M. Sanchez Guerra, aux républicains emprisonnés à la prison modèle de Madrid de collaborer avec la monarchie ; le refus des républicains ; leur quasi-acquittement le 20 mars par le conseil de guerre ; l'échec de l'amiral Aznar, chef du gouvernement, et les fameuses élections municipales qui clôturent la tragédie, le 14 avril, par le départ du roi et le lendemain par celui de la reine et des princesses.

Depuis, l'Espagne vit en république.

Un fonctionnaire de cette république vient précisément m'annoncer que S. E. le premier ministre, M. Casares Quiroga, l'ancien pensionnaire de la prison modèle, pourra me recevoir, mais pas aujourd'hui, dans quelques jours, à un moment plus propice qu'il faudra fixer, etc. Bref, il faut attendre. A condition de demeurer ici quinze jours de plus et de perdre beaucoup de temps, je verrai le chef du gouvernement. Par un souci d'équilibre, désirant m'entretenir avec le leader de l'opposition, j'avais désiré entendre une voix officielle. Renonçons-y !

L'INTERVIEW D'UN HOMME D'AFFAIRES

« Faites-moi de bonne politique et je vous ferai de bonnes finances. » La phrase du baron Louis est célèbre. Elle s'applique plus étroitement encore à notre époque où non seulement les finances de l'Etat, mais les affaires des particuliers dépendent de la politique. Allant voir un homme d'affaires — en l'espèce, un administrateur d'une grande compagnie de chemin de fer — je me trouverai donc à un point sensible de l'économie espagnole.

Un building. Ascenseur. Huissiers. Longs couloirs. Bureau moderne — et un homme assez

grand, corpulent, assis derrière, qui me regarde en souriant.

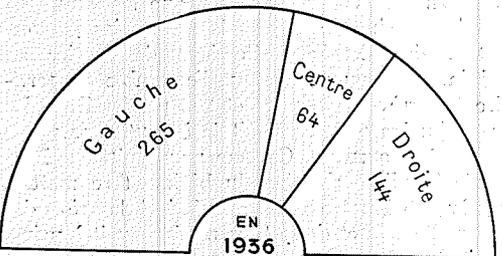
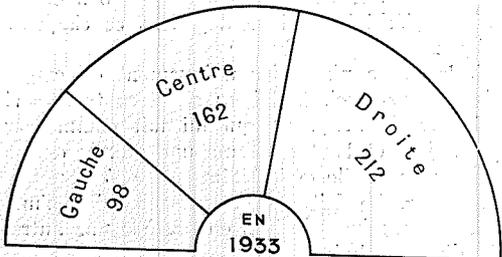
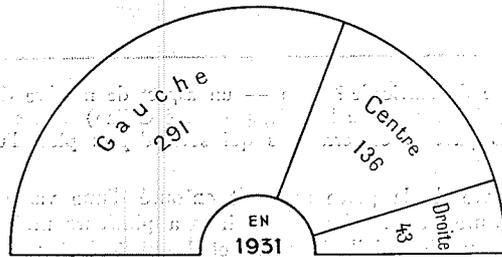
— Vous venez voir notre révolution ?

Confus, sous l'ironie légère et à demi voilée de la phrase, je baisse la tête.

— On a beaucoup exagéré — évidemment.

Et la démonstration commence. Des chiffres d'abord : les Cortès actuelles sont beaucoup moins à gauche que les Cortès constituantes. En 1931, les gauches eurent 291 élus, le centre 136 et la droite 43. Depuis février 1936, la gauche rassemble 265 députés, le centre 64 et la droite 144. Entre les deux, il est vrai, en novembre 1933, la droite fit élire 212 députés, le centre 162 et la gauche fut battue avec 98 représentants. Le balancier électoral, après avoir fortement oscillé vers la droite, est revenu à gauche, mais moins qu'en 1931. Le centre, par contre, le parti radical de M. Lerroux (les radicaux de là-bas correspondent à peu près à l'ancien parti de MM. Tardieu et Paul Reynaud chez nous), a été littéralement écrasé.

En 1933 les femmes, électrices pour la première



Etat comparatif des forces de gauche, du centre et de droite dans les Cortès à la suite des élections de juin 1931, novembre 1933 et février 1936.

fois, avaient voté contre les excès antireligieux du gouvernement. Elles avaient ainsi donné un chef et une âme à un grand parti nouveau, l'Action populaire, d'un catholicisme largement social, dont le chef, M. Gil Robles, avait fait alliance avec les agrariens, d'une part, et tous les antimarxistes, de l'autre, y compris les monarchistes. Cette victoire électorale se complétait en novembre 1934 d'une victoire politique par l'entrée au gouvernement de M. Gil Robles et de plusieurs de ses amis. C'est à ce moment que se situe ce qu'on appelle ici la seconde révolution, les troubles insurrectionnels d'Oviedo, d'une part, et de l'Andalousie, de l'autre, pour protester contre cette accession au pouvoir.

Cependant, des élections partielles grossissent les rangs de l'Action populaire qui passe de 104 à 114 représentants. M. Gil Robles, déjà ministre de la Guerre, réclame la présidence du Conseil. M. Alcala Zamora, président de la République, refuse et, selon le droit que lui accorde la constitution, en appelle au pays en dissolvant les Cortès.

Comme je m'étonne de l'ingratitude apparente des nouveaux élus, redevables, semble-t-il, de leur succès à cette dissolution et qui viennent cependant de destituer — légalement d'ailleurs, car le cas est prévu par la constitution — M. Alcala Zamora, on éclaire ma lanterne.

M. Alcala Zamora était coupable aux yeux des gauches d'avoir, en 1933, dissous une première

fois les Cortès et d'avoir ainsi donné la majorité à la droite et au centre. C'est cela qu'on ne lui a pas pardonné. Les partis vainqueurs ont d'ailleurs commis une faute politique en immobilisant à la présidence de la République leur leader, M. Azana, chef des républicains de gauche (qui correspondent à nos radicaux-socialistes) et certainement l'homme de valeur des partis gouvernementaux, comme M. Gil Robles est celui de l'opposition.

Mais pourquoi le parti de M. Gil Robles a-t-il été désavoué par les électeurs ?

Des causes multiples expliquent le recul actuel : manque d'action des gouvernements qui ont précédé les élections, mise en sommeil des lois agraires, suspension du parlement catalan, manque de cohésion au cours de la campagne électorale et alliances compromettantes, truquages et violence dans certaines circonscriptions, enfin et surtout la question de l'amnistie.

A la suite des troubles de novembre 1934, près de 30.000 citoyens avaient été emprisonnés ou expulsés. Ces mesures ont paru trop rigoureuses, notamment aux femmes qui ont voté par sentimentalisme pour les promoteurs de l'amnistie. N'oublions pas que l'opinion publique espagnole répugne aux répressions violentes et que jadis l'exécution de Ferrer et plus récemment celle des conjurés de Jaca l'émurent profondément.

— Et le nouveau gouvernement, que va-t-il faire ?

Ici, mon interlocuteur se lève et dresse les bras au ciel comme pour attester les saints et saintes du paradis.

Le gouvernement, bien que ne comprenant que des républicains de gauche, se trouve soumis à des influences marxistes. Il a eu pour alliés électoraux les socialistes, les communistes et les libertaires socialo-anarchistes de la C. N. T. La Confédération nationale du travail — précisons-le immédiatement — a été longtemps l'adversaire irréductible de l'U. G. T., l'Union générale des travailleurs, d'inspiration socialiste internationale, comme notre parti S. F. I. O.

En ce qui concerne les lois agraires — répartition des terres et indemnités aux expropriétaires — malgré les communiqués de l'Institut de défense agraire et du ministre de l'Agriculture, M. Ruiz Funez, la question, nous le verrons plus tard, demeure trop complexe pour être résolue totalement et au gré de tous. Par contre, on veut nationaliser les chemins de fer.

Scandant ses mots, mon vis-à-vis s'indigne. Je le comprends d'ailleurs, car il est orfèvre, administrateur lui-même d'une de ces compagnies que l'Etat veut unifier et s'annexer. Mais, ici, j'avoue ne pas partager, si je la comprends, l'ire de mon partenaire. Les chemins de fer, en Espagne, sont probablement la première chose à réformer. Anarchiques, désuets, mal outillés, lents, coûteux, ils doivent se transformer. Le réseau de la Péninsule, pour une superficie territoriale à peu près égale à celle de la France, n'atteint pas la moitié du nôtre : 16.733 kilomètres contre 43.572. Le trafic est sept fois plus faible et cependant se divise entre 77 compagnies, dont 21 à voies larges. Peu d'entente entre ces compagnies, mais des rivalités de trajet et des guerres de tarif. Madrid n'est unie directement ni à Lisbonne, ni à la frontière française ; les parcours sont souvent fantaisistes, avec des détours imprévus ; des villes importantes ne sont pas réunies. 4 compagnies exploitent 10.000 kilomètres et les 73 restantes se partagent les 6.000 autres.

L'Etat a déjà racheté cinq de ces réseaux. Il voudrait unifier et prendre en main l'ensemble. Pour cela, il se propose d'intervenir, dans toutes les compagnies auxquelles il a consenti des avances, en introduisant des administrateurs délégués par lui. D'autre part, il veut interdire aux administrateurs actuels de cumuler leurs fonctions avec celles d'administrateurs de firmes fournissant du matériel à ces mêmes réseaux. On saisit aisément pourquoi. En réalité, l'Etat arriverait facilement par ce double procédé à s'assurer la majorité, ou à peu près, dans les conseils d'administration des diverses compagnies, à l'exception de la *Central Aragon*.

Dans cette tourmente, les actionnaires risquent, évidemment, de voir leurs droits lésés ou méconnus. Là, d'accord avec notre interlocuteur, on peut

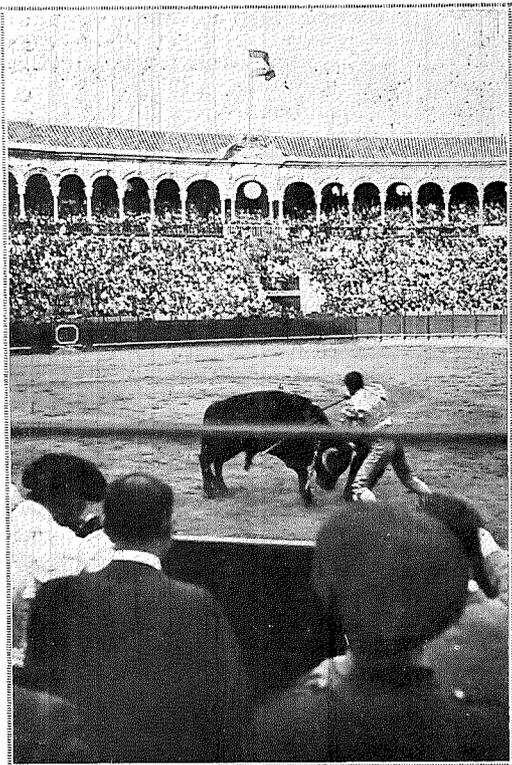
estimer que des indemnités raisonnables devraient être prévues et payées.

LE SYMBOLE DE LA CAPE

On le voit, tout problème, là-bas, s'avère complexe : il a une face sociale et une face capitaliste ; la manière de le résoudre prêle à des conflits multiples ; il engendre des vues sociales parfois justes et élevées, mais risque aussi de susciter des désordres graves. De là cet état parfois chaotique et violent de l'Espagne côtoyant de sages projets et des réalisations de qualité. Décidément, ce pays est double. La chose m'apparut soudain tangible, sensible, symbolisée admirablement — non dans le cabinet d'un ministre ou d'un homme d'affaires — mais au cirque, à la Plaza de Toros de Séville, un dimanche éclatant de juin où 15.000 spectateurs, s'écrasant sur les gradins, applaudissaient, à faire crouler l'amphithéâtre, un matador éclatant et sa fidèle cuadrilla.

Par parenthèse, signalons ici que l'Espagne se passionne toujours pour les courses de taureaux, et si d'aucuns ont écrit que les arènes là-bas se vidaient au profit des stades olympiques, cette information nous apparaît démentie par les faits. A Madrid, quarante-huit heures à l'avance, nous n'avons pu découvrir une seule place libre pour assister à une corrida et, à Séville, seule la complaisance intéressée de notre portier nous a permis de ne pas manquer le spectacle. Le jeu des maîtres s'est d'ailleurs modifié : plus élégant, plus raffiné, plus hardi, mais aussi moins sûr dans la mise à mort pour laquelle la multitude se montre moins exigeante des antiques règles que le public d'avant guerre.

Cependant, dans l'arène toute lumineuse de sable jaune, le paseo déroulait la cadence fière des toréadors, faisait resplendir la magnificence des ors, des pourpres, des verts, ennoblissait la



Une « mise à mort » aux arènes de Séville.

sauvage et fière cavalcade des mules harnachées qui tout à l'heure emmènerait la dépouille du taureau — quand un détail me frappa : la cape, la cape de l'homme qui allait combattre et tuer. Elle était mi-partie, cette cape, rouge et jaune ou, si vous préférez, pourpre et or. Et soudain elle me parut d'un symbolisme parfait : l'Espagne d'aujourd'hui, elle aussi, s'avère pourpre et or. Elle a connu des journées sanglantes — et c'est sa face rouge. Elle construit, elle prépare des moissons, creuse des canaux, édifie des usines et des cités — et c'est sa face jaune, jaune comme les blés, sa face dorée et féconde.

Toutes deux, nous les examinerons ici ; après quoi nous essaierons de conclure et de voir où va ce peuple qui fut celui des rois catholiques.

PAUL-EMILE CADILLIAC.

(A suivre.)

UN DESSINATEUR LAPON

Les dessins rupestres, premiers essais artistiques de l'homme, prouvent que certains de nos lointains ancêtres étaient doués d'un esprit d'observation précis et d'une grande habileté. Or, il existe de nos jours aussi des artistes autodidactes, issus de peuples dont la civilisation nous semble primitive, et qui ont un talent remarquable. S'ils ont la possibilité d'examiner les œuvres de leurs confrères de civilisation plus avancée, ils tirent de la comparaison faite avec leurs propres travaux un enseignement qui développe leurs moyens sans que leur facture se trouve marquée par le métier d'un professeur.

Tel est le cas d'un dessinateur lapon, John Savio, qui s'acquiert une certaine notoriété non seulement dans le Nord de la Norvège, mais à Oslo même.

C'est vers l'âge de cinq ans qu'il manifesta spontanément le besoin de reproduire les objets familiers. Néanmoins, John Savio ne fréquenta jamais un atelier de dessin. Il fit des études générales correspondant à celles de notre école primaire supérieure, mais travailla seul son art. Il améliora sa technique, pendant trois ans de séjour à Oslo, par de fréquentes visites aux expositions. La gravure sur bois est son procédé favori. Ses planches creusées d'un burin vigoureux reproduisent des paysages du Finmark, des îles Lofoten, les montagnes du Romsdal ; des animaux : rennes chassés par des loups ou capturés au lasso ; des natures mortes, des scènes de la vie laponne et, aussi, quelques compositions d'imagination où figurent parfois des mammouths.

Comme on lui demandait, à Tromsø, si ses œuvres étaient appréciées par les touristes, John Savio répondit : « Non, les touristes veulent surtout avoir quelque chose de vraiment primitif. Ici un peintre allemand fait de l'art nègre et cela va très bien. Ils veulent ramener chez eux quelque chose qui donne l'impression qu'ils sont bien allés dans un endroit inconnu du monde. » De sorte que John Savio doit venir dans les villes du Sud pour gagner sa vie.

Son père lui-même se fit connaître, non dans le domaine de l'art, mais dans celui de l'exploration. A vingt-trois ans, il fut, le premier de sa race qui prit part à une expédition polaire, enrôlé dans l'équipage avec lequel Borchgrevink hiverna sur le continent antarctique. Dans son livre : *Le Plus près du pôle Sud, 1900*, l'explorateur norvégien écrivit : « Le Lapon Savio fut l'homme de l'expédition dont je me souviens avec le plus de reconnaissance. Quoique très indépendant, il fut un des plus utiles. En plus d'une occasion il risqua sa vie en sauvant la mienne et celle des autres. »

Il se noyait d'ailleurs quelques années plus tard, mais il laissait à son fils John ce tempérament d'artiste qui le distingue parmi les hommes de sa race. — S.

DEUX ÉLECTIONS A L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Il y a, depuis la semaine dernière, deux nouveaux académiciens : M. Edmond Jaloux, à qui 18 voix, contre 10 à M. de Lacretelle, ont attribué le fauteuil de Paul Bourget, et M. Joseph de Pesquidoux, qui, par 16 voix contre 10 à M. André Maurois, a recueilli la succession académique de Jacques Bainville. Pour le fauteuil de Jules Cambon et celui de Pierre de Nolhac, les votes, dans la même séance, n'ont point donné de résultats, aucun des candidats n'ayant obtenu la majorité absolue. Pour le fauteuil de Jules Cambon, au quatrième tour, 13 voix sont allées à M. le recteur Charléty, 15 à l'amiral Lacaze, 1 à M. Paul Morand qui en avait obtenu 5 au premier tour. Pour le fauteuil de Pierre de Nolhac, les candidats les plus favorisés, M^{rs} Grente et M. Francis de Croisset, ont eu respectivement 12 et 11 voix. Les élections ont, en conséquence, été renvoyées à une date ultérieure. Rappelons que deux autres fauteuils restent à pourvoir de titulaires : celui d'Henri-Robert et celui d'Henri de Régnier.

M. Edmond Jaloux, qui succède à Paul Bourget sous la Coupole, est à la fois un romancier de belle classe, un critique d'admirable culture et un vigilant chroniqueur. Né à Marseille le 19 juin 1878, il n'avait pas encore vingt ans quand il fonda la *Revue méditerranéenne*. Il a collaboré,



Renne chassé et capturé au lasso.

(Gravure sur bois par le dessinateur lapon John Savio.)

dès lors, à peu près à tous les grands journaux et revues, prodiguant dans ses articles ses dons d'observation et cette curiosité humaine que l'on

retrouve dans ses romans, depuis *l'Agonie de l'amour*, *le Jeune Homme au masque*, *le Reste est silence*, jusqu'à *la Chute d'Icare*, dont parlait tout récemment notre critique littéraire. On lui doit encore une *Vie de Goethe*, des recueils d'essais : *Figures étrangères*, *Rainer Maria Rilke*, *De Pascal à Barrès*.

Le lyrisme qui pénètre maintes pages de son œuvre romanesque témoigne que M. Edmond Jaloux est également un poète. N'a-t-il point d'ailleurs publié une pla-



M. Edmond Jaloux.

quette de jolis vers sous ce titre : *une Ame d'automne ?*

M. Joseph de Pesquidoux, romancier chroniqueur de la terre, a publié en 1921, à plus de cinquante ans, son premier livre : *Chez nous*. Né à Savigny-les-Beaune en 1869, le nouvel académicien vit, à l'ordinaire, dans son château du Houga, en Gascogne, où son temps se partage entre ses occupations rurales et son labeur intellectuel. Ses livres sont peu nombreux, mais ses pages *Sur la glèbe* et son *Livre de raison*, en plusieurs volumes, lui ont fait prendre une attitude très personnelle non seulement dans notre littérature en son ensemble, mais encore parmi les écrivains régionalistes eux-mêmes. Par la science rurale, la connaissance de l'âme paysanne et par le sens profond de la poésie du sol, l'auteur du *Livre de raison* est un peu notre Hésiode, notre Virgile et notre Horace, car l'on trouve dans ses pages, riches d'essence documentaire, d'images, de pensée, de lumière, le lyrisme des « Travaux et des jours », des « Géorgiques » et des « Odes ». M. Joseph de Pesquidoux, maître héréditaire d'un grand domaine dans l'Armagnac noir, est un amoureux réfléchi de la terre laborieuse, du ciel rural, de la grande maison de campagne. Il nous fait partager ses ferveurs, et peu de lectures sont plus aimables, plus saines, plus vivifiantes que celle des tomes si divers de son *Livre de raison*, auquel il a donné naguère ce complément spirituel : *l'Eglise et la Terre*.



M. Joseph de Pesquidoux.

COURRIER DE LA SEMAINE

UN GRAVE PROBLÈME

Dans la corporation cinématographique, on discute, en ce moment, un problème qui, au milieu des préoccupations actuelles du public, peut sembler de médiocre importance. Il s'agit de savoir si l'on permettra ou si l'on interdira aux exploitants de composer leurs programmes en utilisant exclusivement deux grands films.

Eh bien, cette question est extrêmement sérieuse, car ses incidences politiques, morales et sociales sont incalculables. En réalité, c'est une controverse qui intéresse toute la culture universelle.

Jusqu'ici, les établissements de cinéma divisaient leurs programmes en deux parties. La première était consacrée aux journaux filmés, aux actualités, aux modes, aux sports, aux films documentaires et aux dessins animés. Puis, après un entr'acte, une grande production romanesque ou dramatique terminait la séance. Il s'agit de savoir si l'on doit ou non remplacer cette première partie — qui constitue un spectacle coupé — par un autre grand film du même style que le suivant.

La grande foule, amoureuse de stars et passionnée pour la grande mise en scène, considère la formule des deux grands films comme un enrichissement des programmes. Pour le même prix, elle peut applaudir un plus grand nombre de ses vedettes préférées et suivre en une seule fois deux drames ou deux romans présentés à grand renfort de millions de dollars, de livres, de marks ou de francs.

En réalité, les programmes composés de deux grands films sont parfois fatigants et laissent le spectateur dans un état de vertige assez peu agréable. Mais ce n'est pas cet argument qui condamne le plus sérieusement le principe de cette réforme. L'adoption de deux projections massives détruirait toute une partie essentielle de l'activité cinématographique, et c'est très grave. Pour l'instant, les petits films de première partie ne jouissent pas d'un très grand prestige, parce qu'ils sont souvent traités hâtivement, maladroitement et à peu de frais. Les marchands, concentrant tout leur effort budgétaire sur l'achat d'un grand film, ne réservent qu'un crédit dérisoire pour la location des petits films dits « de complément » qui servent, si l'on peut dire, de « levers de rideau » à la grande production de 2.000 mètres. Dans ces conditions, les producteurs de ces levers de rideau sont obligés de faire de sérieuses économies. C'est pour cette raison que le niveau artistique de ces brèves réalisations ne nous satisfait pas toujours pleinement.

Mais, malgré tout, qui ne s'aperçoit que ces prétendus hors-d'œuvre seraient, en réalité, la partie la plus riche, la plus attachante et la plus importante du programme si l'on pouvait leur donner un style convenable? Inutile d'insister sur l'utilité des journaux d'écran. La projection des actualités internationales, si elle s'effectuait dans des conditions meilleures, sous la direction de véritables journalistes, exercerait une influence décisive sur la mentalité des peuples. Ces images, cueillies tout autour de la planète, possèdent une force de synthèse à laquelle nul cerveau indépendant ne saurait résister. La gazette d'écran remplace les idées et les faits dans leur véritable cadre et à leur échelle exacte dans le milieu humain et non dans l'abstraction. Une scène filmée avec adresse peut dissiper d'un coup de dangereux malentendus. Son éloquence directe est plus persuasive que les savantes argumentations des chroniqueurs. L'humanité perdrait beaucoup si, du jour au lendemain, faute de débouchés suffisants, les journaux d'écran étaient contraints de disparaître. Il faut souhaiter, au contraire, leur développement et leur amélioration méthodiques.

D'autre part, les films documentaires, qui, eux aussi, souffrent de la médiocrité du budget qu'on leur alloue, représentent un élément de pédagogie générale d'une utilité incontestable. Même lorsqu'ils ne sont pas entièrement réussis, ce sont de magnifiques leçons de choses. Or, nous en connaissons de très beaux qui sont de véritables œuvres d'art et qui laissent dans nos imaginations de longs sillages lents à s'effacer. Les voyages, les ascensions, les croisières, les visites d'usines, de laboratoires scientifiques, les études sous-marines, les films d'histoire naturelle ou de botanique, l'étude des grandes transformations de la matière et des indus-

tries d'art, toutes ces passionnantes et rapides initiations seraient supprimées d'un trait de plume si l'on adopte la formule des deux grands films.

Or, qui oserait prétendre sérieusement que cette partie de la tâche du cinéma n'en est pas, précisément, la plus noble et la plus utile? Si l'écran n'accueille plus que des comédies rocamboliques, des mélodrames et des films de gangsters, il justifiera toutes les critiques dont l'ont accablé les moralistes. Il deviendra, en effet, un divertissement de la plus basse qualité. Ce sont les levers de rideau du cinéma qui défendent la grandeur de sa mission et qui laissent deviner la magnifique tâche qu'il pourrait accomplir s'il n'était pas si prosaïquement commercialisé. C'est la première et non la seconde partie des programmes actuels qui est riche en promesses d'avenir et qui nous permet de croire encore au septième art. Ceux qui songent à détruire dans nos programmes ces germes de pensée commettent un crime contre l'esprit.

Voilà pourquoi la question des deux films, qui n'a soulevé aucune émotion dans la presse et qui, cependant, jouera un rôle considérable dans l'intellectualité du monde entier, me semble plus importante que celle de l'occupation de l'Opéra-Comique ou des concours du Conservatoire dont les incidences sont restreintes et qui ont pourtant donné la fièvre aux metteurs en pages et aux secrétaires de rédaction de nos grands quotidiens.

LE SEMAINIER.

CHARLES DE LASTEYRIE

Bien que, depuis quelques années, l'évolution politique ait été moins propice à son activité, Charles de Lasteyrie, qu'une embolie a emporté le 28 juin à l'âge de cinquante-neuf ans, demeurait un des esprits les plus distingués de la Chambre



où il représentait la vieille tradition de libéralisme qui tend de plus en plus à disparaître. Issu d'une famille d'érudits et de parlementaires, il était passé par l'inspection des finances et avait professé à l'École des sciences politiques et il dut à cette compétence technique de participer pendant la guerre à l'organisation du blocus contre l'Allemagne puis après l'armistice aux travaux financiers de la commission de Spa et du traité de Versailles. Elu député de la Corrèze en 1919, il devint ministre des Finances dans le second cabinet Poincaré, de 1922 à 1924. La crise des changes commençait et il eut à soutenir la bataille du franc contre les spéculations étrangères. Il fut mis en minorité au cours de la discussion sur la loi des pensions en mars 1924, ce qui entraîna la démission du cabinet, que Poincaré reconstitua avec une équipe nouvelle. Peu après, il était battu aux élections de mai, mais il devait revenir à la Chambre en 1928 comme député du XVI^e arrondissement et, depuis lors, il avait toujours été réélu à une très forte majorité. Inscrit au groupe de la Fédération républicaine, il comptait dans tous les partis des amitiés et des sympathies, et l'on se plaisait à rendre hommage à ses connaissances, au zèle dont il faisait preuve dans les commissions auxquelles il appartenait, à la sûreté de son jugement non moins qu'à son affabilité et à sa courtoisie.

LES THÉÂTRES

En fin de saison, l'Œuvre vient de nous révéler une pièce d'une incontestable distinction d'un auteur yougoslave, M. Milan Begovitch, fort apprécié par ses compatriotes comme écrivain, journaliste et directeur de théâtre. La traduction française, d'une excellente forme littéraire, en est due à M^{lle} Marguitta Bekova, elle aussi Yougoslave et fille d'un diplomate. Le titre : *Sans le troisième*, est à double sens. Il correspond au thème psychologique qui est développé, mais il peut s'entendre aussi du fait que ces trois actes n'ont que deux personnages. Il faut une grande virtuosité technique pour soutenir notre intérêt avec des moyens aussi restreints, et peu d'auteurs

parviendraient. L'action se passe à Zagreb, en 1926. Un homme, qui a été fait prisonnier dix ans auparavant, le jour même de son mariage, et dont l'acte de décès a même été dressé, car les circonstances dramatiques et mouvementées de sa longue captivité l'ont empêché de donner de ses nouvelles, revient enfin dans son foyer. Il y retrouve sa jeune femme, qui n'a jamais désespéré et qui l'attend. Mais il est torturé par la jalousie. Qu'a-t-elle fait pendant son absence? Il la harcèle de questions, la torture par ses soupçons offensants, détruit l'amour qu'elle n'a pourtant jamais cessé d'avoir pour lui et qu'elle était toute prête à lui témoigner. Un coup de revolver — à la vérité quelque peu surprenant — met un terme à cette querelle pathétique. C'est la femme qui le tire, dans un sursaut de révolte. En dépit de ce dénouement arbitraire, il convient de rendre hommage à la force et à la sobriété du dialogue, à sa pénétration psychologique et aussi au talent dont ont fait preuve les deux interprètes, M. Jean Toulout et M^{me} Tania Balachova. — R. DE B.

LES LIVRES ET LES ÉCRIVAINS

« L'Intruse »

L'Intrus, c'est un roman de Gabriele d'Annunzio, et *L'Intruse* (la mort), une pièce de Maurice Maeterlinck. Le même titre : *L'Intruse*, prend, hors du symbole, un sens direct et cruellement humain dans le nouveau livre de M. Henry Bordeaux.

Le romancier de la *Maison* a soutenu, par toute son œuvre, qu'une société ne peut vivre sainement que si la cellule d'où sort la vie sociale : le foyer, reste saine. Aucune des conceptions présentes, qui se heurtent sur d'autres plans, ne saurait sur ce fait précis : la vie familiale, base de l'équilibre collectif, contredire l'éminent écrivain. Sans doute, les opinions peuvent se heurter sur la matière éducative lorsque le dogme d'Etat tend à se substituer, à l'école, aux directions données par la famille. Mais nul encore chez nous ne dispute aux parents leur action directe dans la maison. C'est dans le foyer que se crée l'atmosphère où se développent le cœur et l'esprit de l'enfant. Des mesures d'hygiène sociale appliquées ou projetées ont pour but d'aider les parents à remplir tout leur rôle dans un foyer rendu meilleur. Mais, si les initiatives, privées ou publiques, d'une société clairvoyante marquent ainsi leur protection pour le jeune âge, l'évolution de l'individu, sa transformation, les influences qui le saisissent échappent aux prévisions premières. Les chocs d'une époque agissent en profondeur sur les êtres, et c'est ce rapport entre les conditions d'un temps et le destin du groupe familial que M. Henry Bordeaux a mis en relief dramatique par une suite de ses œuvres. Dans ce dernier quart de siècle, la grande raison du bouleversement des foyers, et des âmes dans les foyers, ce fut, incontestablement, la guerre.

M. Henry Bordeaux nous dit qu'il avait formé le projet d'un roman dont les deux piliers reposeraient, l'un, sur la société d'avant la guerre et, l'autre, sur celle d'après la guerre. Et c'est bien en somme ce dessein que le vigilant observateur a réalisé, non point dans un seul roman, mais dans une série d'ouvrages où il nous montre une société qui, après les convulsions subies par elle, se dissout dans le désordre familial — le refus des contraintes domestiques préludant aux luttes contre l'autorité.

Dans le nouveau livre, les personnages observés, le Dr Lubert et sa femme, fille elle-même d'un médecin, forment un couple heureux jusqu'à la guerre. La jeune femme a fourni à l'époux débutant les moyens matériels d'une première réussite en province, à Cherbourg. Une fille leur est née, qui achève de les unir. Vient la guerre. Le mari est mobilisé. Tout change.

Beaucoup de drames du foyer sont venus de cette redoutable coupure, l'homme s'habituant à l'absence, la femme ne sachant point maintenir, de loin, sa présence auprès de l'absent. Il est certain que bien des êtres se sont trouvés désaxés par la guerre. M. Henry Bordeaux avait eu d'abord l'idée de donner ce titre : *les Désaxés*, à son livre. Mais toutes les situations qui créent la séparation prolongée font naître sans doute le même péril. Des couples, dans les conditions normales, poursuivent leur destinée commune avec l'assurance qu'ils sont parfaitement adaptés l'un à

11 Juillet 1937